4e ANNÉE, N° 142. — LUNDI, 29 JANVIER 1849.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, à Galata.
Dans les Villes de l'Intérieur, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez M. G. Muir, libraire.
A Paris, chez M. Chateauneuf aîné, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez Mr veuve Camoin et Cie.
A Londres, chez Mr. Jacques Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 14, St Ann's Lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Constantinople . . . . . 90 an, 5 colonnes.
» . . . . . 6 mois, 4 »
Provinces et Etranger. 90 an, 9 »
» . . . . . 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:
La ligne. . . . . 5 piastres du G.-S
Le Journal paraît les 1, 9, 14, 19, 25, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent des 1er et du 15.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Janvier.

—

ENCORE LES QUAIS DE CONSTANTINOPLE.

Dans notre feuille du 19 novembre dernier, nous avons exposé un projet détaillé pour la construction de quais sur les deux rives du port du Constantinople avec magasins et habitations.

Cette question nous paraît si importante, au point de vue de l'embellissement de la capitale et de ses intérêts, que nous y revenons aujourd'hui, non pour mettre de nouveau en évidence la grandeur de cette œuvre, mais pour la présenter sous un autre aspect en ce qui concerne l'exécution, qui pourrait devenir moins coûteuse d'après les idées que nous allons développer; car plus cet immense travail nous paraît essentiel à la magnifique physionomie de la ville et à sa fortune, et plus nous devons nous efforcer de trouver, quant à la dépense, les moyens de le réaliser.

On se rappelle que nous avons dit que la construction des quais, y compris l'achat du terrain, 6,000 mètres de long sur 34 de large, et des maisons qui l'occupent, coûterait 300 millions de piastres, et que la dépense de l'édification de 400 belles habitations s'élèverait à 64 millions, soit un total de 364 millions de piastres du G.-S.

Nous avons dit encore que par la plus-value du terrain occupé par les 400 nouvelles maisons, lorsqu'elles seraient construites, par la vente de ces maisons, l'économie produite par la main-d'œuvre, en employant à ces travaux 1,000 hommes de troupes pendant 10 ans, enfin par la suppression de la contrebande qui se fait actuellement et qui deviendrait impossible, on couvrirait à peu-près la dépense de tous les travaux que nous avons portée à 364 millions de piastres du G.-S.

Donc cette œuvre grandiose des quais et des maisons construites sur les deux rives ne coûterait rien au trésor de l'état; mais il aurait de grandes avances à faire, et peut-être, dans ce moment, dépasserait-elles ses ressources. C'est ce qui nous a conduit à examiner s'il n'y aurait pas une voie plus économique à suivre et nécessitant, conséquemment, moins de débours. Voici, par la modification du plan primitif, le résultat auquel nous sommes arrivés; et l'on va voir que non seulement les quais ne coûteraient rien au gouvernement, mais qu'ils seraient encore la source de grands bénéfices.

D'après nos premiers calculs, l'achat du terrain devant servir à l'établissement des quais, était porté à 200 millions de piastres du G.-S. Aujourd'hui nous renonçons à l'idée de l'acquisition de ce terrain, et nous adoptons celle qui consisterait à empiéter sur les eaux des deux rives du port que l'on comblerait, en longueur et en largeur, dans la mesure convenable, d'après le mode que nous allons indiquer. Il s'agit d'abord de savoir avec quels matériaux le comblement se ferait pour que la dépense en fût légère sans nuire cependant à la solidité des travaux.

Il y a dans l'île grecque de Santorin, tout près de la côte et en grande évidence, une terre provenant d'un ancien volcan éteint. Cette terre est tout-à-fait pareille à celle de Puzzolo, près de Naples, dont on fait en Europe la porcelaine et le ciment hydraulique. La terre volcanique de Santorin devient tellement dure au contact de l'eau, qu'on ne peut en détacher des morceaux qu'à l'aide du marteau ou de la poudre. Par ce motif, elle se prête admirablement à tous les ouvrages exécutés sous l'eau. Le port de Syra, que tout le monde connaît, fut construit, il y a environ dix ans, par le capitaine du génie M. Wayler, badois, avec la terre de l'ancien volcan de Santorin, et depuis lors, on a pu se convaincre tous les jours que cette terre est éminemment propre aux travaux dont nous parlons.

Maintenant que la difficulté du comblement est levée, nous allons dire quel est le mode de construction dont la terre de Santorin est la base. Après avoir marqué la ligne extérieure des quais, du côté de la mer, il faudrait établir, parallèles à cette ligne et dans une mesure de longueur donnée, deux rangées de pieux revêtues, l'une et l'autre, intérieurement, de planches jusqu'au fond de la mer. L'espace existant entre les rangées de pieux serait rempli jusqu'à fleur d'eau, avec de la terre de Santorin entremêlée de pierres de diverses grosseurs. Quelques jours après cette opération de comblement, cette masse de terre serait entièrement durcie, et l'on enlevérait alors les pieux et les planches pour les replacer plus loin et continuer ainsi les travaux au fur et à mesure du remplissage. De cette manière on obtiendrait un rempart contre lequel les vagues viendraient se briser sans jamais lui porter le moindre dommage: il serait indestructible: ce serait comme une immense pierre s'étendant d'un bout à l'autre des quais sans solution de continuité dans aucune de ses parties, et sans aucun danger de se fendre.

D'après la donnée de notre premier projet, la largeur des quais devait être de 14 mètres; nous la maintenons telle, et nous la distribuons ainsi: cinq mètres pour les quais proprement dits, cinq pour la voie publique, deux pour les piétons et enfin deux autres pour l'emplacement des marchandises débarquées.

Le rempart ainsi construit, il faudrait le couvrir de grosses pierres de taille d'un mètre de hauteur, et en même temps placer des colonnes en pierre pour servir à l'amarrage des bâtimens; puis remblayer l'espace vide du côté de la terre et le paver.

Pour établir les dépenses de toute sorte faites d'après le système que nous venons d'exposer sommairement, nous n'avons qu'à procéder par analogie. Disons d'abord qu'il est permis de croire, d'après les excellents rapports qui existent entre la Porte et le gouvernement hellénique, que la terre de Santorin nécessaire à la construction des quais ne coûterait rien, et que les frais occasionnés par le transport qui se ferait au moyen d'une dizaine de petits bâtimens de l'Arsenal montés par des matelots de la marine impériale, ne s'élèveraient pas bien haut. Les dépenses importantes qu'il faut examiner sont celles relatives au revêtement des quais en grosses pierres de taille, au remblayage et au pavé.

Selon nous, si l'on construisait les quais avec de la terre de Santorin, tous les travaux n'iraient pas au delà de 14 millions de piastres, et ils pourraient être finis dans l'espace de quatre ans. Voici comment nous démontrons notre affirmation.

En 1840, le gouvernement ottoman fit construire, dans le canal des Dardanelles, devant le château de *Sultanié* où le courant de la mer a une extrême rapidité, un quai de 8 mètres de largeur sur 150 de longueur, 3 sous l'eau et 2 au-dessus. La construction, toute en grosses pierres de taille, ne coûta que 700 bourses ou 350,000 p. du G.-S., et fut terminée en trois mois: 300 ouvriers et manœuvres y travaillèrent.

Si nous adoptons cette base pour les calculs relatifs à la construction des quais de Constantinople, nous arrivons à ce résultat:

La multiplication de 150 mètres de longueur par 40 fois, donne 6,000 mètres, qui est le chiffre de longueur de nos quais; et si nous multiplions également par 40 les 350,000 p., nous avons une dépense de 14 millions, et une durée de travail de quatre années.

Admettons, ce qui nous paraît certain, que le fond de la mer aux Dardanelles soit plus solide que celui des rives du port de Constantinople, et que pour ce motif, il faille construire, dans certaines parties, sur pilotis, la dépense en sera nécessairement plus grande; mais quelque élevée qu'on la suppose, il n'est pas douteux qu'on ne pût pas la couvrir avec une autre somme de 14 millions de piastres, ce qui nous ferait une chiffre rond de 28 millions.

Mais nous devons faire remarquer qu'on n'arrive à ces 28 millions qu'en faisant tous les travaux en pierre de taille; or si, le revêtement excepté, on y employait la terre de Santorin qui ne coûterait que des frais de transport, on peut hardiment affirmer que le chiffre de 28 millions serait réduit de moitié. Donc les quais de Constantinople, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne coûteraient que 14 millions de piastres en quatre ans, ou 3 millions 500 mille piastres par an.

Maintenant que nous avons établi le chiffre total des dépenses qui seraient à faire pour la construction des quais de Constantinople, voyons comment nous pourrions non seulement les couvrir, mais encore réaliser des bénéfices de quelques douzaines de millions.

Le nouveau système ne nous obligerait nullement à abandonner l'idée lucrative des 400 habitations avec magasins, qui fait partie de notre premier projet; par conséquent, nous la conserverons, et nous disons, en reprenant nos raisonnemens de notre article du 19 novembre:

400 maisons ayant chacune 400 pics carrés de terrain, occuperaient une surface de 160,000 pics. Sur les deux rives du port, le terrain vaut actuellement au plus 100 piastres. Ce n'est certes pas exagérer de dire qu'une fois les quais construits avec des allées d'arbres, et les 400 maisons édifiées, le sol occupé par ces maisons vaudrait au moins 400 piastres le pic, soit 64 millions; et en déduisant le prix d'achat qui serait de 16 millions, plus 4 à 5 millions pour les barraques à démolir, il resterait encore une bonification d'une quarantaine de millions, ci P. 40,000,000

N'oublions pas de reproduire ici l'augmentation de 15 millions de piastres par an dont bénéficierait la douane, par la suppression de la contrebande; pour les quatre années que dureraient les travaux P. 60,000,000

laquelle augmentation annuelle de 15 millions de piastres se continuerait après la construction des quais.

Le droit d'amarrage aux poteaux en pierre des quais rapporterait bien encore quelque chose, ce qui viendrait en déduction des intérêts à payer pour les sommes avancées durant les quatre années des travaux.

Quoi qu'il en soit, en additionnant les deux chiffres ci-dessus, le gouvernement aurait un profit de P. 100,000,000

desquels il faudrait déduire les 14 millions de dépenses occasionnées par tous les travaux des quais, ci P. 14,000,000

Resterait P. . . . 86,000,000

Supposons, en fin de compte, que la largeur des quais de Constantinople, étant plus grande que celle du quai des Dardanelles qui a servi de base à nos calculs, fît élever les dépenses non à 14 millions, mais à 23, la bonification serait encore de 72 millions.

Or, lorsqu'en avançant, en quatre ans, une centaine de millions de piastres du G. S. pour toutes les dépenses, construction des quais et de 400 nouvelles maisons, achat des barraques et de leur terrain, on peut édifier une œuvre aussi utile que monumentale, non seulement sans en être du sien, comme on dit, mais encore en faisant sur ce travail colossal un bénéfice de 72 millions de piastres, et en s'assurant, par la suppression de la contrebande, la continuité de 15 millions de recettes de plus par année, n'est-ce pas la plus belle opération que puisse ja nais entreprendre un gouvernement, et n'avons-nous pas raison de répéter que cette grande œuvre, sur laquelle on lirait: « Exécuté sous le règne de Sultan Abdul-Medjid, Réchid étant Grand-Vézir, » est digne, sous tous les rapports, de ce souverain et de son premier ministre.

—

Par le dernier courrier de Valachie, nous avons reçu les journaux de Bucharest: on y lit les deux articles suivans:

« L'année dernière un corps de l'armée de S. M. I. le Sultan, notre Auguste Souverain, fut envoyé contre le fameux chef rebelle Bedherian hey qui commandait presque tout le Kurdistan. Cette expédition présentait des difficultés telles que beaucoup de personnes le plus en état de porter un jugement en pire lit matière, doutaient fortement qu'elle pût être couronnée de succès.

« En effet, toutes ces contrées montagneuses connues sous la dénomination générale de Kurdistan n'avaient jamais définitivement soumises à l'action directe du Gouvernement central; elles avaient toujours été gouvernées, au nom de la S. Porte, par des chefs indigènes, dont l'influence personnelle sur ces populations sauvages et guerrières était toujours fort considérable. Le dernier de ces chefs, le fameux Bedherian bey, réunissait à l'influence qu'lui donnait ce commandement une influence que sa réputation de sainteté lui donnait encore sur les sentimens religieux de ces tribus fanatiques.

« L'armée dévouée au chef rebelle, était entièrement soumise à l'action directe du Gouvernement central; elles avaient toujours été gouvernées, au nom de la S. Porte, par des chefs indigènes, dont l'influence personnelle sur ces populations sauvages et guerrières était toujours fort considérable. Le dernier de ces chefs, le fameux Bedherian bey, réunissait à l'influence qu'lui donnait ce commandement une influence que sa réputation de sainteté lui donnait encore sur les sentimens religieux de ces tribus fanatiques.

FEUILLETON.

THÉATRE DE PÉRA.

1re REPRÉSENTATION

DU BARBIER DE SÉVILLE,

OPÉRA EN DEUX ACTES,

DU MAESTRO ROSSINI.

Tout le monde connaît les œuvres et la vie de Beaumarchais, cet esprit original qui dégagea la comédie de la vieille routine et le premier peut-être nous montra sur la scène d'autres personnages que les chevaliers *Oronte* et *Cléonthe*; ce génie multiple et étincelant de verve qui fit de la politique, des drames, des affaires, réussit en tout, donna de l'attrait à des mémoires judiciaires, en fit de charmantes comédies où les caractères se dessinent dans leur variété bien seulte, parfaitement exprimée, sous un jour toujours nouveau, et intéressa la nation entière à ses débats contre le parlement récemment établi; cet homme du peuple qui, de simple horloger qu'il était, sut, à force d'habileté, de finesse et par l'élégance naturelle de ses manières, prendre rang parmi la fière aristocratie de France; ce *citoyen* ferme et fort de son droit, qui le premier se fit honneur de ce titre et n'en parla sur la scène de l'ancien ; ce Figaro révolutionnaire, qui cachant la hardiesse de ses idées sous la gaze légère du badinage, amena ou moins préparé 89 et l'appel au peuple. Nous aurions trop à faire s'il fallait suivre cet esprit-Protée dans toutes ses métamorphoses; d'ailleurs, ce n'en est pas ici le lieu, et nous nous percurtrons d'envisager Beaumarchais seulement sous le point de vue qui ait quelque rapport avec la spirituelle musique du *Barbier* dont nous allons juger l'exécution.

Le Barbier de Séville est le prologue du *Mariage de Figaro*; c'est l'homme de trente-sept par goût le gentilhomme de toute la force de son esprit et de son intelligence, jusqu'à ce qu'il s'en fasse des armes contre son maître, lorsque leurs intérêts réciproques se trouveront en opposition. *Figaro* est donc un charmant garçon, plein de bonne humeur et de malice, goûtant un peu de chaque métier, poète, musicien, guerrier, se moquant des sots, bravant les méchans et feisant la barbe à tout le monde; « c'est enfin la personnification du peuple, pauvre, joyeux, rédait aux expédiens, mais toujours honnête et fort de la supériorité de son esprit aiguisé par la misère

Le *comte Almaviva* est un élégant gentilhomme, portant bien l'épée à pommeau enjolivé, le manteau brodé et le chapeau empanaché; grand seigneur dans l'âme, mais fort peu solidaire en résumé; usant sans scrupule à son service l'esprit de Figaro; prodigue, d'ailleurs, et ne connaissant l'argent que par ce qu'il lui pèse dans la poche; c'est enfin l'aristocratie qui s'est donnée la peine de naître, et voilà tout.

Bartholo est la bourgeoisie des temps passés, embourbée dans l'ornière des ses habitudes routinières et rapaces; s'en tenant sans plus à la médiocrité, médiocrité d'intelligence, de fortune, de sentimens; du reste, grosse et grasse, ventre arrondi, joues fleuries, large appétit, bon sommeil et pas de cœur.

Basile, c'est la calomnie sous toutes ses faces; le serpent de l'Eden; le valet de tout le monde; envieux de toute intelligence, jaloux de toute supériorité; ayant pour toute science deux mots ou plutôt deux instincts: recevoir et calomnier; c'est l'homme de tous les âges, toujours le même quel que soit l'habit qu'il en vous; c'est la sottise qui n'a qu'un esprit : celui de l'intrigue.

Rosine, oh! *Rosine*, c'est, comme dit ce couplet de Figaro, « la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille droite, élancée, bras dodus, bouche rose, et des mains! des joues! des dents! des yeux!... » C'est une jeune fille bien folle et bien rieuse, malgré les gros verroux qui l'enferment, les grilles qui ne lui laissent voir qu'une petite échappée de ciel bleu; une pauvre amoureuse qui aimerait tant le parfum de la campagne en fleurs, l'ombre des bois, le chant des oiseaux dont elle envie l'aile légère; c'est enfin la beauté de tous les temps, que ce soit un tyran farouche qui la plonge dans une tour bien noire et un jeune chevalier, fidèle défenseur de la victime contre le bourreau, qui la délivre; ou le gros Bartholo qui verrouille ses portes, grille ses fenêtres, et la compte Almaviva, brûlant à chercher d'aventures, en compagnie de son fol Figaro; c'est enfin la jeunesse du vieux tuteur; c'est toujours la jeunesse fraîche et riante aux prises avec la vieillesse quinteuse et bourrue; la femme faible, toujours opprimée et toujours triomphante, et vic orieuse par sa faiblesse.

Qu'est à l'intrigue qui fait mouvoir ces différentes figures, elle est bien simple. La scène se passe à Séville, comme elle pourrait se passer partout ailleurs; le comte aime Rosine dont il est aimé, et, Figaro toujours aidant, l'épouse malgré les ruses et la vigilance de Bartholo et les calomnies de Basile. Leçon morale, sans nul doute, et c'est encore Figaro qui le proclame, un peu ironiquement peut-être, mais ce garçon ne prend jamais rien au sérieux: « Punir un fripon en se rendant heureux, c'est faire à la fois le bien public et particulier: chef-d'œuvre de morale, en vérité Monseigneur. » Cette intrigue est un peu celle de toutes les comédies du siècle passé; mais ce qui ne se retrouve nulle part que dans *Figaro*, c'est cet esprit continuel d'allusions fines et dépigrammes mordantes dont Beaumarchais a seul le secret et qui naît souvent même à la vérité des situations et à la fidélité des caractères; aussi lui reproche-t-on de prêter uniformément à tous ses personnages un peu trop de son esprit. Quel est cependant l'auteur qui ne voudrait avoir ce défaut à se reprocher?

Aussi ne fallait-il rien moins que Rossini pour bien comprendre et traduire toute la délicatesse de cette délicieuse création d'un esprit novateur; il ne serait peut-être même pas impossible d'établir sur quelques points un parallèle entre ces deux génies, sortis tous deux des rangs du peuple et arrivés tous deux à la plus brillante fortune.

Rossini est le maître le plus novateur qui ait tracé à la musique une voie nouvelle et d'une plus large étendue, et cependant le plus modéré dans ses hardies innovations, à l'encontre de la plupart des chefs d'école qui se croient presque toujours obligés d'exagérer leur manière, pour la mieux faire sortir. Avant lui, l'orchestre comptait pour peu de chose dans toute partition et ne servait que comme un accompagnement destiné à marquer, pour ainsi dire, la mesure et à soutenir la voix du chanteur. Rossini changea tout ce système et donna à l'instrumentation une grande part dans l'intérêt qui ne portait auparavant que sur la partie vocale. Mais jamais il ne lui crut assez d'importance pour lui sacrifier le chant et n'imposa à la voix ces cris et ces éclats qui n'ont que le mérite de dominer le fracas de l'orchestre et ne tendent qu'à user le plus vite possible l'organe des chanteurs. Le goût le plus sûr et le mieux réglé présida toujours à la composition de la musique de Rossini qui, malgré son esprit d'innovation et de réforme, ne cessa de conserver, et le dernier peut-être, la tradition des doctrines de l'ancienne école d'Italie.

Après avoir, dans l'espace de quatre ou cinq ans, mis au jour environ huit opéras dont les plus remarquables sont *Tancredi*, opéra-seria qui le plaça dès lors au premier rang des compositeurs, *Otello*, la *Cenerentola* et la *Gazza Ladra*, œuvres où l'illustre maître répandit à pleines mains des trésors d'harmonie et d'imagination et où il fit preuve des habitudes pratiques les plus savantes, Rossini fit jouer en 1816, pour la première fois à Rome, son *Barbier de Séville*. La première représentation n'en fut d'abord pas très favorable-ment accueillie; ce ne fut qu'à la seconde que le succès en fut définitivement établi sans contestation. Représenté à Paris, le *Barbier de Séville* fut reçu avec le plus unanime enthousiasme, et si de vieux amateurs de l'ancienne musique demandèrent la reprise de l'opéra de Paisiello, écrit sur le même sujet, tout l'avantage de la comparaison fut en faveur du jeune compositeur, à qui les dilettanti devaient décerner le nom si flatteur et si bien mérité de grand maître.

Le libretto du *Barbier* est une traduction plus ou moins exacte et quelque peu tronquée de l'œuvre française; les personnages y portent le même nom, y suivent la même intrigue, et si ce n'était ce je ne sais quoi qui, d'une œuvre étincelante d'esprit, fait une production assez pâle, mais non sans intérêt, nous n'aurions rien à dire du poème de M. C. Sterbini.

Quant à la partie musicale, qu'on nous permette de reprendre la question de plus haut et sur un ton plus sérieux. S'il est une cause bien positive qui puisse expliquer les chûtes et l'insuccès de tant de jeunes auteurs, c'est le parti pris de systématiser *quand même* et malgré tout. Nous ne nions pas que chaque peuple ayant une physionomie particulière, inhérente à la nature qui l'environne et subissant l'influence des climats et des mœurs, ne doive avoir son genre particulier d'harmonie musicale; car la mission de la musique est surtout de parler au cœur; vouloir plus, c'est dépasser le but. La musique ne doit et ne peut rien dépendre d'une manière precise; elle indique, elle prépare, et l'âme, insensiblement disposée par l'effet de l'harmonie, travaille et perfectionne la sensation qu'elle en perçoit. Attribuer à la musique une plus grande importance et un but plus caractérisé, c'est tomber dans le défaut des maîtres qui essaient de peindre la peur par de grands coups de grosse caisse et de tymbales, ou dans le système de quelques autres compositeurs qui prétendent reproduire par l'emploi de tel ou tel instrument la poussée des arbres, la chûte des feuilles, la position d'un homme endormi, l'invention de la poudre à canon, etc. Ne trouvait-on pas tout au cours d'histoire et de géographie à l'aide de l'instrumentation? Ce qui prouve, d'ailleurs, que la musique ne peut viser qu'à une perception vague, passagère, analogue surtout à la disposition du cœur qui la reçoit, ce sont tous les auxiliaires dont elle a besoin pour bien se faire sentir. Une belle page de poésie a beau se mettre et se mettre, le fond en reste qui parle sinon au cœur, du moins à l'esprit; qu'une musique soit mal exécutée ou chantée sans expression, elle ne dit plus rien, et c'est à peine si l'on reconnaît l'intention du compositeur. Ce qui le prouve encore, c'est le peu de durée d'une œuvre musicale, quel que soit le succès primitif qui l'ait accueillie. Voyez les productions de Paisiello; elles existent et existeront toujours. Que sait-on de la musique et des artistes des temps passés, en ne remontant même qu'au moyen-âge? Une œuvre meurt, une autre la remplace dans un autre genre, et cela à mesure que les mœurs se modifient, qu'un nouveau besoin d'impressions différentes se fait sentir et, surtout, selon qu'on change de degré de latitude ou de longitude, que l'on monte au nord ou qu'on descende au midi.

Il faut donc, pour en revenir à notre point de départ, éviter cet esprit étroit et innitelligent de système, et garder dans ses œuvres, tout en se conformant aux convenances du temps et de lieu, le principe fondamental de toute réussite, l'originalité et l'individualité. Quand Verdi consent à rester lui-même, rien de plus sublime que son inspiration; mais lorsqu'il prend la rôle d'imitateur d'une musique étrangère, le compositeur disparaît, il ne reste plus que le *feiseur*. Enfin, pour nous résumer, c'est en se relevant que de son génie et en lui laissant toute liberté, que Rossini s'est placé à l'tête de tous les compositeurs modernes.

Écoutez cette étonnante partition du *Barbier de Séville*. Peut-on lui reprocher de prendre une allure trop hardie, de ne point assez suivre les règles de l'art, du classique, si l'on veut; et cependant est-il rien de plus nouveau et de plus original? C'est que tout en respectant, comme nous l'avons déjà dit, des traditions qui sont à la musique ce que le mètre et le rythme sont à la poésie, Rossini a su se dégager tout d'abord des entraves de la routine, de l'imitation, de l'esprit de système; il n'a écouté que son inspiration, et il a fait un chef-d'œuvre. Que lui importe, à lui, le genre de tel ou tel pays, l'harmonie, la mélodie, le *naturalisme* musical? Il lui fait de l'imagination, des traits sublimes, des effets puissans et surtout de l'esprit, un esprit que rien ne fatigue et ne décroule, une mine intarissable d'où sortent toutes ces délicieuses perles semées à profusion dans le *Barbier de Séville*.

Mais autant toute cette partition est ravissante d'un bout à l'autre, autant elle doit certainement